ILS SONT
VOTRE ÉPOUVANTE
ET VOUS ÊTES
LEUR CRAINTE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

THIERRY JONQUET

ILS SONT VOTRE ÉPOUVANTE ET VOUS ÊTES LEUR CRAINTE

roman noir

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

Extrait de la publication

ISBN 2-02-068271-0

© Éditions du Seuil, octobre 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Il fallait de la méthode. Beaucoup de méthode. Il ne suffisait pas de lire et de relire jusqu'à s'en donner le tournis pour que les mots entrent dans la tête comme par enchantement et aillent se ranger bien en ordre dans les tréfonds de la mémoire. C'était plus compliqué, beaucoup plus compliqué. Ah oui, oui, oui… Des journées et des journées d'efforts fournis sans relâche. À s'user les yeux devant les planches anatomiques. À attraper des maux de crâne insupportables. Mais quoi ? Tout le monde pouvait y arriver ! Simple affaire de volonté. Un cachet de Doliprane toutes les trois heures. Vraiment, ç'aurait été stupide de capituler devant la difficulté. Allez…

1) Plans superficiels, régions sus-aponévrotiques et lame superficielle du fascia cervical.
2) Plan musculo-aponévrotique infra-hyoïdien et lame prétrachéale du fascia cervical.
3) Couche cellulo-adipeuse et ganglionnaire sous-aponévrotique, corps thyroïde, plan veineux.
4) Conduit pharyngo-œsophagien, artères carotides commune et externe, nerfs IX, X, XII et laryngé récurrent.
5) Tronc sympathique cervical, vaisseaux subclaviers, artère thyroïdienne inférieure.
6) Muscles scalènes, artère, nerf et veine vertébraux, muscles prévertébraux et plexus brachial…

À première vue, ç'avait pourtant l'air simple. Il suffisait de se planter devant un miroir et de porter la main à sa gorge et à sa

nuque pour palper le tout. C'était bien réel, tout ça, pas du tout abstrait. C'était chaud, doux, charnu, ça palpitait.

Mais non. Il ne suffisait pas de laisser ses doigts explorer la chair au petit bonheur. Trop facile ! Pour comprendre, vraiment comprendre, il fallait se donner à fond.

> *1) Plans superficiels, régions sus-aponévrotiques et lame superficielle du fascia cervical.*
> *Branche cervico-faciale du VII : rameau marginal de la mandibule + rameau du cou, croise la face postérieure de l'angle de la mandibule, aborde le platysma par sa face profonde, l'innerve et s'anastomose avec les rameaux du nerf transverse du cou (plexus cervical).*
> *Ramifications du plexus cervical superficiel : nerf petit occipital, nerf grand auriculaire, nerf transverse du cou, nerfs supra-claviculaires médial, intermédiaire et latéral + punctum nevrosum (point d'Erb).*
> *Veines jugulaires antérieures, avant qu'elles ne s'engagent sous la lame superficielle du fascia cervical dans l'espace sus-sternal, délimité par cette lame et la lame prétrachéale (feuillet superficiel) du fascia cervical (qui est donc fermé en dehors par l'adhérence de la lame prétrachéale du fascia cervical au bord antérieur de la gaine du sterno-cléido-mastoïdien). Elles se coudent ensuite latéralement, perforant le feuillet profond pour se jeter dans le confluent jugulo-subclavier.*
> *Veine jugulaire externe : reçoit les veines temporale superficielle, auriculaire postérieure, maxillaire et occipitale + anastomose jugulaire antérieure et tronc thyro-linguo-facial de la jugulaire interne (par les veines rétromandibulaire et carotide externe de Launay) qui soulèvent le repli falciforme de Dittel.*

Un bon point : la partie traitant des plans superficiels était rentrée sans problème. Définitivement mémorisée. En moins de quelques jours, ç'avait été réglé. Les veines jugulaires, c'était très important. À tout bien considérer, c'était même ce qui comptait le plus. Idem pour les carotides. Fondamentales, les carotides ! Si on ne savait même pas ça, on était le dernier des nuls…

Cela dit, la suite s'annonçait plus ardue…

Extrait de la publication

Lame superficielle du fascia cervical : adhère en haut à l'os hyoïde, se fixe en bas sur le bord antérieur de la fourchette sternale. Elle se dédouble pour engainer les muscles sterno-cléido-mastoïdiens, comme elle engaine en arrière le muscle trapèze. Elle se fixe en haut à la ligne nuchale supérieure, en bas à la face supérieure de la clavicule, de l'acromion et de l'épine de la scapula, et participe à la confection de la coulisse du muscle digastrique…

En dépit de toutes ses difficultés de concentration, Adrien ne se décourageait pas. Les difficultés de concentration ? Inévitables, bien sûr… Il n'y avait pas que le Doliprane. Mais aussi bien d'autres médicaments qui lui bousculaient la tête. Il arpentait sa chambre inlassablement, de long en large, en répétant à voix haute chaque phrase, chaque mot, chaque syllabe des paragraphes du manuel. Sa ténacité finirait par payer, tôt ou tard. Trois semaines de travail acharné, déjà. En un mois, il maîtriserait totalement son sujet. Il en avait fait le pari. C'était un défi qu'il s'était lancé à lui-même. Un truc sérieux.

Encore un petit coup et il s'accorderait une pause en fin d'après-midi.

Nerf hypoglosse (XII) : devenu presque horizontal, repose avec la veine linguale sur le muscle hyo-glosse. Croisé latéralement par le ventre postérieur du muscle digastrique et par le muscle stylo-hyoïdien. L'ensemble de la région est masqué par la glande submandibulaire. Le nerf traverse deux régions dans lesquelles se pratique la ligature de l'artère linguale : en arrière, le triangle de Béclard, limité par le ventre postérieur du digastrique, la grande corne de l'os hyoïde et le bord postérieur du muscle hyo-glosse ; en avant, le triangle de Pirogoff, limité par le tendon du muscle digastrique en arrière, le bord postérieur du muscle mylo-hyoïdien et le nerf hypoglosse en haut…

Chaîne jugulaire interne (Ah, ah ! elle était enfin là, la fameuse chaîne jugulaire interne ! Depuis le temps qu'on l'attendait !) : *groupe antérieur et latéral avec les nœuds lymphatiques sous-parotidien, jugulo-digastrique (de Küttner) en haut, jugulo-omo-hyoïdien en bas.*

Extrait de la publication

Veine jugulaire interne : en dehors de l'artère carotide primitive en bas, de l'artère carotide interne en haut. Elle déborde en bas sur la face antérieure de l'artère. Reçoit des branches afférentes au niveau de l'os hyoïde. (Pas trop tôt ! Pourquoi traîner pour en venir à l'essentiel ?) *La veine jugulaire interne se jette en bas dans le confluent jugulo-subclavier (angle veineux de Pirogoff).*

Pirogoff, Küttner, Béclard, Dittel… Adrien admirait tous ces types morts depuis bien longtemps, mais qui avaient laissé une trace derrière eux simplement en attachant leur nom à un croisement de veines, en décrivant un nœud lymphatique anodin, voire un minuscule bout d'os, une glande à laquelle personne n'avait prêté attention avant eux. Du beau travail.

Évidemment, Pirogoff, Küttner & Cie avaient eu l'avantage d'étudier dans des conditions bien plus avantageuses que les siennes. Voilà pourquoi ils maîtrisaient si bien leur sujet. Il n'y a pas de hasard. Adrien éprouvait un sentiment d'injustice. Décidément, tout le monde ne bénéficiait pas des mêmes chances dans l'existence.

Mais à quoi bon ressasser ? Il reprit son exercice. Courage. Opiniâtreté. Persévérance.

Collatérales de la carotide externe :
– artère thyroïdienne supérieure, qui donne l'artère laryngée supérieure
– artère linguale (et pharyngienne ascendante)
– artère faciale
– artère occipitale et auriculaire postérieure… puis pénètre dans la loge parotidienne où elle se termine en artère temporale superficielle et artère maxillaire…

Il était près de dix-sept heures trente. Les jours filaient vite. Les mois de juillet et d'août ? Pfft, envolés…

Adrien n'avait pas encore vingt ans mais il sentait déjà là, au creux des reins, la pointe d'une lame impitoyable qui le poussait à griller les étapes. La vie était courte. Pour être à la hauteur de ses

Extrait de la publication

idoles, Küttner, Béclard ou Dittel, il allait falloir mettre les bouchées doubles et trimer sans relâche.

Dix-sept heures trente et une. Un bruit de moteur. Sale moteur de bagnole. Patatras. C'était toujours le même refrain : chaque fois qu'il se sentait au mieux de ses capacités, on venait le déranger. Les voix résonnaient dans sa tête. Vacarme insupportable. Ça criait dans tous les sens, les insultes fusaient. Toutes sortes de créatures informes visitaient ses rêves, notamment la Chimère. Heureusement, il avait appris à les tenir à distance.

Et comme si ça ne suffisait pas, le moteur de l'Audi ! Sa conne de mère qui rentrait du travail. La porte du garage qui couinait en se relevant, les portières qui n'allaient pas tarder à claquer.

Une, puis deux, la porte de l'entrée, celle du séjour, pas de surprise. Les pas qui montaient dans l'escalier. Tac, tac, tac.

La porte de sa chambre qui s'ouvrait.

– Adrien, mon grand, comment ça s'est passé aujourd'hui ?

Comme d'habitude, il tournait le dos à celle qu'il appelait sa génitrice. Pourquoi ? Il ne savait pas. Génitrice, ça évoquait d'autres mots. Gynécologue, par exemple. Des cuisses écartées. De la viande qu'on peut triturer. Un orifice qui saigne une fois par mois. Caillots gluants accrochés aux Tampax, il l'avait vérifié en fouillant dans la poubelle de la salle de bains…

Fascinant. *Appareil génito-urinaire.* Un autre sujet d'étude, tout aussi passionnant que les carotides et les jugulaires, mais bon, à réserver pour plus tard. À chaque jour suffit sa peine. Si on se laisse distraire, on n'arrive à rien, c'est bien connu.

– Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ?

Toujours à répéter les mêmes questions. Insupportable.

Le visage secoué de tics, il grimaça devant son miroir. Pas mécontent de l'effet obtenu. Sa mère ne put retenir quelques larmes. Effet assuré. Totalement jouissif.

– Bien, hurla-t-il, ça s'est très bien passé aujourd'hui ! Et maintenant, fous-moi la paix ! Dégage, connasse !

Terrorisée, Viviane Rochas descendit à reculons les escaliers qui menaient à la chambre de son fils. Arrivée au salon, elle se laissa glisser sur un des canapés. Trois ans que durait ce cauche-

Extrait de la publication

mar. Adrien avait complètement décroché de la scolarité. De mauvaises fréquentations, sans doute. Le lycée Saint-François, établissement catholique sous contrat, jouissait pourtant d'une excellente réputation. Dans tout le département de la Seine-Saint-Denis, il arrivait haut la main en première position pour les résultats au baccalauréat. Certes, il fallait bien en convenir, la concurrence n'était pas trop rude ! À vaincre sans péril…

Viviane et son époux Maxime étaient venus s'établir à Vadreuil dix ans plus tôt. Vadreuil, petite commune résidentielle épargnée par les maux ordinaires – délinquance, toxicomanie – dont souffrait ce département d'Île-de-France.

Vadreuil, à quelques kilomètres de Paris. Une oasis de tranquillité. On pouvait logiquement espérer que reclus dans une bulle aussi douillette, les enfants soient à l'abri des turpitudes. Adrien Rochas avait toujours bénéficié d'un environnement privilégié. La famille habitait une villa coquette, entourée d'un vaste jardin, avec plan d'eau et saule pleureur. Le chien Nestor et la chatte Poupette s'en disputaient la jouissance.

Le tout à l'avenant : vacances au Club Med, ordinateur à tous les étages, home-cinéma, baignoire à jacuzzi, séances bihebdomadaires de squash pour monsieur, de massages ayurvédiques pour madame…

Alors, que s'était-il passé ? Viviane Rochas ne savait pas. Le destin ? Il fallait bien que le malheur s'abatte sur une famille et ç'avait été la sienne. Ni Viviane ni Maxime Rochas n'étaient croyants. Impossible cependant de se défaire d'un vague sentiment de culpabilité : ils devaient bien avoir commis une faute pour se voir ainsi condamnés à endurer un tel calvaire.

Adrien, jadis si gentil, bambin adorable, garçonnet des plus mignons… Depuis trois ans, il ne leur avait rien épargné.

Tout avait débuté avec le look « gothique », dont il s'était entiché à son entrée en première. Une horreur. Il se vêtait de noir, se maquillait le visage avec un fond de teint cadavérique, chaussait des bottes hérissées de clous et avait même acheté un sac à dos en forme de cercueil orné d'un crucifix inversé pour y enfourner ses classeurs de maths et de français.

Le proviseur du lycée Saint-François avait illico exclu le trublion. Si ailleurs on se permettait de proscrire le foulard islamique, il ne voyait pas pourquoi il aurait dû tolérer de tels « signes d'appartenance » – à on ne savait trop quoi, d'ailleurs ! – dans son établissement. Logique. Adrien avait suivi une scolarité en pointillé grâce à une inscription au CNED. À peine six mois plus tard, il abandonnait. Depuis, il ne quittait quasiment plus sa chambre où, prostré devant son ordinateur, il visitait des sites Internet tous plus scabreux les uns que les autres. Sectes gothiques ou vampiriques.

Du folklore un peu malsain mais sans réelle gravité, avaient tout d'abord cru ses parents. Puis ils s'étaient rendu compte que leur fils faisait la belle durant la nuit. Pour aller où ? Impossible de le savoir. De retour à l'aube, il escaladait la façade de la maison et se laissait tomber sur son lit, crotté de boue des pieds à la tête. Il ne se nourrissait plus ou presque.

Le déclic, ce fut ce matin où Maxime retrouva les cadavres de Nestor et de Poupette décapités au beau milieu du jardin.

Le couple Rochas comptait beaucoup d'amis qui bataillaient dur avec leurs rejetons. Crises d'adolescence aux manifestations variées… Abonnement au Lexomil pour les parents. Le sujet de conversation favori des dîners du samedi soir. Même avec la plus grande indulgence, il fallait en convenir, Adrien avait franchi un cap autrement plus inquiétant. Se décider à consulter un psychiatre ? Facile à dire. Le fils Rochas n'était pas disposé à se laisser traîner jusqu'au cabinet du Dr Puiset, situé à deux rues à peine du domicile familial. Il ne s'y était résigné que le jour où Maxime avait menacé de lui suspendre son abonnement à Internet. La sanction suprême, rédhibitoire.

En dépit du caractère presque risible de la panoplie de symptômes que présentait Adrien Rochas, le Dr Puiset prit l'affaire au sérieux. La déscolarisation du jeune homme, accompagnée ipso facto d'une désocialisation aux conséquences potentiellement plus dramatiques encore, l'amena à aiguiller Adrien vers le dispensaire d'hygiène mentale du secteur. L'établissement dépendait de l'hôpital psychiatrique Charcot, situé sur la commune

voisine de Certigny. Un HP « à l'ancienne », de triste mémoire, où, jusqu'au début des années 70, on avait entassé les fous dans des casernements au sol de terre battue. Depuis, tout avait bien changé. Encore que… les coupes drastiques pratiquées dans les budgets provoquaient un lent et inexorable retour en arrière. Si ailleurs on ne pouvait supprimer un bloc opératoire sans provoquer une grève, dans maints HP la situation se détériorait dans l'indifférence générale. Pas de panique : les réserves qui permettaient de corseter les patients d'une camisole chimique étaient encore loin d'être épuisées.

Les époux Rochas accompagnèrent donc leur fils aux consultations de Charcot dès le printemps 2003 – l'humiliation. Un couple sain, socialement des mieux insérés, une vie sans histoire, tout ça pour en arriver là… Adrien passa quelques semaines en internement, puis, à l'issue d'une réunion de l'équipe soignante, il fut décidé qu'il pouvait regagner le giron familial. Il serait simplement suivi en hôpital de jour. Il s'y rendit toute l'année 2004 et finit par décréter qu'il en avait assez. Les gribouillis et les sculptures en pâte à modeler qu'on lui demandait de réaliser en ergothérapie avaient eu raison de sa patience. Entouré de débiles qui croquaient parfois à pleines dents ladite pâte à modeler, il se sentait rabaissé et ne voulait plus rien dire à sa psychothérapeute, qui était pourtant parvenue à l'amadouer.

Retour à la case départ. Adrien vivait reclus dans sa chambre, devant l'écran de son ordinateur. Maxime Rochas ne put supporter plus longtemps la blessure narcissique que lui infligeait la descente aux enfers de son fils. Il n'avait pas mérité ça, pensait-il sincèrement. Il avait abandonné le domicile conjugal au printemps 2005, laissant sa femme se débrouiller seule. Élodie, une jeune assistante, venait d'être recrutée dans le cabinet d'architectes qu'il dirigeait, ce qui l'avait beaucoup aidé à mettre les voiles. Simple affaire de circonstances…

*

Extrait de la publication

Collatérales de la carotide externe :
– artère thyroïdienne supérieure, qui donne l'artère laryngée supérieure
– artère linguale (et pharyngienne ascendante)
– artère faciale
– artère occipitale et auriculaire postérieure… puis pénètre dans la loge parotidienne où elle se termine en artère temporale superficielle et artère maxillaire.

Assise sur son canapé, Viviane Rochas entendait son fils vociférer à l'étage supérieur. L'anatomie du cou ! Une lubie qui l'avait pris quelques semaines auparavant. Il n'en finissait plus de ressasser. Nuit et jour. Tirant Viviane de son sommeil toute la semaine, week-end inclus. Les neuroleptiques qu'il ingurgitait à haute dose l'empêchaient sans doute de se concentrer correctement, mais il progressait. À force, Viviane elle-même commençait à connaître la leçon par cœur.

Depuis la mi-juillet, ça n'avait pas cessé et l'on arrivait déjà aux premiers jours de septembre. La rentrée scolaire. Ratée une fois de plus. D'une main tremblante, Viviane Rochas saisit le combiné du téléphone et composa le numéro de l'hôpital Charcot. Une petite musique après l'autre, Mozart ou Vivaldi, on la promena de service en service, jusqu'à ce qu'enfin elle obtienne de parler au Dr Debard, qui supervisait le suivi d'Adrien.

– Il va mal, souffla-t-elle en refoulant ses sanglots. Mon fils va très mal, vous comprenez ? Il faut que vous le repreniez chez vous, le plus vite possible… Oui, c'est ça, vous avez bien saisi, je vous demande de l'interner de nouveau !

Un temps.

– Comment je le sais ? Mais parce que je suis sa mère ! Sa mère, vous entendez ! Sa mère ! Sa mère ! Sa mère !

Sa voix enfla jusqu'au hurlement.

– Ferme ta gueule, salope ! beugla Adrien, toujours retranché dans sa chambre, au premier étage.

– Bien… bien…, reprit Viviane Rochas, presque apaisée, emplie d'espoir. Vous le verrez le 8 septembre à dix heures, j'ai bien noté… Merci, merci, merci.

I

Pas d'angoisse, mais une petite inquiétude tout de même. Il ne s'agissait que d'un repérage, un simple balisage des lieux. Des termes un tant soit peu militaires, certes, mais bon… Allons, allons, Anna ne s'était pas éveillée au son du clairon, mais plus modestement grâce à sa chaîne hi-fi, dont l'alarme était réglée sur Radio Classique. Schubert. *Sonate pour arpeggione et piano.* Quelque chose de très soft.

En avalant son bol de café, elle avait glissé un regard vers ses piles de polycopiés entassés en vrac sur la moquette. S'était furtivement souvenue des cours de l'année précédente, lors desquels elle n'avait pas appris grand-chose hormis quelques généralités. Les formateurs ressassaient des lieux communs, voire des âneries. Pas besoin d'être grand clerc pour subodorer la supercherie.

Ainsi le sinistre Forney, qui tapait en cadence sur son tambourin avec force bâillements, tandis que les stagiaires effectuaient une sorte de danse initiatique autour de lui, ou rampaient sur la moquette afin de « s'approprier l'espace-classe ». Une vingtaine de jeunes gens, filles et garçons, qui avaient trimé pour réussir le concours du CAPES et se retrouvaient dans une salle de l'IUFM, à demi nus devant ce quinquagénaire bedonnant qui s'affublait d'un nez de clown pour dynamiter le rapport d'autorité censé s'instaurer d'emblée entre lui et ses étudiants. Il y avait eu des rébellions, parce qu'il ne fallait tout de même pas se moquer du monde, puis, devant le grotesque de la situation, la colère s'était diluée, faisant place à des grèves du zèle larvées, la reptation sur la moquette se transformait peu à peu en sieste nonchalante et tout

se terminait dans un éclat de rire. Forney bougonnait, haussait les épaules, se lançait dans un exposé théorique aussi hasardeux qu'inaudible à force de marmonnements… Le pire, c'est qu'il semblait sincèrement y croire, à ses histoires de tambourin et d'« espace-classe » ! On le regardait avec une sorte de pitié affligée, tant on le savait inoffensif, au fond. Pas méchant pour un sou. Un pauvre type usé, en fin de carrière, sans plus. Il n'avait pas vu un élève – pardon, un « apprenant », selon le sabir consacré – depuis belle lurette. Le terme d'« élève » était en effet sévèrement proscrit. L'utiliser dans un devoir vous attirait ipso facto les foudres des autorités pédagogiques.

Les gamins n'étaient pas là pour subir passivement le discours des profs, pour ingurgiter du « par cœur » – quelle horreur ! –, mais pour construire eux-mêmes leur propre savoir. En évoluant à leur aise, à leur guise, dans le fameux « espace-classe », selon un rythme qu'ils devaient s'approprier sans aucune contrainte de l'extérieur. D'où le tambourin, qui scandait la danse du « groupe-classe » pénétrant dans les lieux à l'image d'un rite tribal dont il convenait d'apprendre à décrypter les arcanes. Rien n'était simple. Loin de là.

Un des acolytes préférés de Forney à l'IUFM était un certain Duibour qui, lui, se piquait d'anthropologie. En conjuguant leurs efforts, ils étaient parvenus à former un duo redoutable. Duibour évoquait la relation dominant / dominé quant au choix topographique des « apprenants » face au pédagogue. Se situaient-ils d'emblée : a) près du tableau ? b) loin du tableau ? Cela n'avait rien d'anodin. Il fallait prêter la plus extrême attention à tous ces signes aussi infimes qu'indéchiffrables et que des générations d'enseignants avaient négligés… Duibour appelait à la rescousse quantité d'études connues de lui seul mais qui établissaient la conclusion suivante : l'apprenant-dominant s'installait préférentiellement dans les premiers rangs, près du tableau, pour marquer par sa proximité une sorte de défi, de refus de toute soumission vis-à-vis du pédagogue, tandis que l'apprenant-dominé signifiait une distance de subordination immédiate en se réfugiant au fond de l'espace-classe. Encore que… il fallait s'abstenir de généraliser :

Extrait de la publication

dans d'autres cas, l'apprenant-dominant préférait fuir loin de l'« espace-tableau », posture de méfiance qui ne demandait qu'à être corrigée par un effort relationnel adéquat de la part du pédagogue…

– Cela dit, il faut savoir interpréter sans dogmatisme, avait sagement conclu Duibour quelques secondes avant la fin du cours.

– Si j'ai bien compris, on rabâche là-dessus depuis une heure, et c'est match nul ? avait rétorqué Anna, suscitant un éclat de rire salvateur auprès de ses condisciples, soudain sortis de leur torpeur.

Duibour l'avait toisée en blêmissant. Dès le début du trimestre, elle s'était installée au milieu de la salle, à mi-chemin des premiers et derniers rangs… La saillie d'Anna avait encouragé bien des impertinences. Les questions avaient aussitôt fusé avec une ironie sournoise. Existait-il des études statistiques historiques irréfutables étayant les dires de Duibour à propos de tels comportements ? Les « apprenants » chtis ou auvergnats du temps jadis, rassemblés en blouse et sabots sous la houlette des hussards noirs de la République, d'Hénin-Liétard à Saint-Flour, obéissaient-ils à la règle énoncée par Duibour ? Et plus largement, idem aujourd'hui pour les Inuits ou les Massaï ? Était-ce vraiment une loi universelle ? La classe assoupie s'était définitivement réveillée, ébrouée, hilare, et Duibour, bonhomme, indulgent, avait battu en retraite. Son sourire sardonique n'en disait pas moins : « Ricanez, ricanez, petits crétins, tous autant que vous êtes, on vous verra à l'œuvre quand vous entrerez dans l'arène. Et toi la première, Anna, avec ton visage d'adolescente, tes taches de rousseur, tes fossettes, ta minijupe qui moule ton joli petit cul, rira bien qui rira le dernier quand tu iras chez le toubib quémander ta dose d'antidépresseurs à la fin du premier trimestre… Tu la ramèneras un peu moins avec les Inuits et les Massaï quand tu te seras frottée à la réalité ! »

L'an prochain, ça ne fera pas un pli, songeait Duibour, j'aurai ma dose, une fois de plus : une trentaine d'enfants gâtés qui aspirent à la sécurité de l'emploi via la protection de notre bonne mère l'Éducation nationale et qui se foutront de ma gueule

Extrait de la publication

comme d'habitude… Forney, vous n'avez même pas remarqué à quel point ses mains tremblent… un début de Parkinson qu'il cherche à dissimuler avec son tambourin ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on vous raconte ? Qu'il faut leur faire ingurgiter par cœur du Victor Hugo, aux apprenants ? Leur faire lire du Balzac, du Zola ? Et puis quoi encore ?! Vous ne savez pas où vous mettez les pieds, au moins, ce pauvre Forney, avec son tambourin et son faux nez, aura-t-il essayé de vous prévenir… Allez un peu au cirque, emmenez-y vos petits frères, vos petites sœurs, et vous comprendrez ce qui vous guette, si vous n'êtes pas complètement bornés.

Les facéties des duettistes Forney et Duibour semblaient bien loin maintenant. Quatre semaines de vacances en Grèce avaient aidé Anna à évacuer ces pitoyables souvenirs. Les plages de sable blanc, les mélodies de rébétiko psalmodiées à la mandoline, la saveur âcre de la *retsina* dégustée dans les gargotes aux murs blancs assaillies par des dizaines de chats faméliques et les couchers de soleil sur la mer Égée.

*

Anna avait donc décidé de procéder à un petit repérage, le 31 août, la veille de la prérentrée de septembre 2005, la première de sa carrière d'enseignante. Un mercredi. Afin de ne pas débarquer en terrain inconnu à l'heure fatidique. Trois semaines auparavant, elle avait reçu un courrier du rectorat l'informant de son affectation. Le collège Pierre-de-Ronsard, à Certigny, dans le 9-3.

À dix heures trente, Loïc, un copain de l'IUFM, passa la prendre au bas de son immeuble, sur les hauteurs de la rue de Belleville. Ça carillonnait à l'église du Jourdain. Des fidèles se rassemblaient déjà pour une messe d'enterrement, s'agglutinant en un maigre troupeau, tandis qu'une kyrielle de SDF tendaient leurs sébiles sur le parvis, certains de rafler la mise. La faune de la cloche, pas fraternelle pour un sou, faisait la chasse aux nouveaux venus qui s'aventuraient dans les parages, prête à virer les resquilleurs.

Extrait de la publication

Loïc l'attendait, garé en double file au volant d'une Clio à la carrosserie cabossée. Anna avait enfilé un jean, un tee-shirt, noué un bandana autour de ses cheveux, chaussé des baskets avachies, et en avant toute vers la terra incognita, Certigny, commune de soixante mille habitants. Elle n'avait pas le permis et encore moins les moyens de s'offrir une voiture dans un avenir proche. Le studio où elle avait installé ses pénates appartenait à une tante qui le lui cédait moyennant un loyer raisonnable et avec les mille trois cents euros qui lui étaient octroyés en guise de salaire, c'était déjà miraculeux de pouvoir se loger dans Paris intra-muros et non dans une lointaine banlieue, comme tant de ses copains de l'IUFM.

– Pilote à copilote, claironna Loïc, cap sur la porte de Pantin ! Après, tu me guides…

Elle étudia le plan qu'elle avait sorti de la boîte à gants. Il fallait prendre un bout du périph', filer sur la N3 en direction de Livry-Gargan et obliquer sur la gauche un peu après. Vers Sevran et Certigny. Plus précisément le quartier des Bleuets, sa cité scolaire qui regroupait presque mille cinq cents élèves avec son collège et son lycée professionnel. Dès le lendemain, elle devrait emprunter le RER à Gare-du-Nord, descendre à la station Sevran-Beaudottes, puis monter à bord d'un bus, le 316 C, qui après un trajet d'une vingtaine de minutes la laisserait devant l'entrée du collège Pierre-de-Ronsard, lieu de son sacerdoce… Tant et si bien que pour arriver en cours à huit heures, elle devrait se lever à six.

– Comme une vaillante petite prolétaire ! avait précisé Loïc.

Lui-même n'était pas mieux loti. Il logeait à Paris chez ses parents, mais avait été affecté au fin fond du 9-4, en bordure de la Seine-et-Marne. Quasiment chez les ruraux.

– On n'est pas les plus malheureux, assura-t-il en s'engageant sur le périph'. Dis-toi bien que ma sœur s'est tapée trois ans dans une école de commerce qui coûtait la peau du cul et total, elle se retrouve en stage dans un hypermarché à contrôler la distribution des yaourts… En stage, avec à peine le RMI, alors tu vois… J'attends qu'elle dégage pour prendre la piaule de bonne qui appartient à mes vieux et c'est pas demain la veille que ça arrivera ! Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus…

*

La circulation étant assez fluide à cette heure de la matinée, ils arrivèrent à Certigny en moins d'une demi-heure. Le vieux village avec son église délabrée, sa rue commerçante anémique et sa mairie à la façade envahie de lierre, semblait avoir été terrassé à la suite d'un Blitzkrieg. Les barres HLM, longues comme un jour sans pain, touchaient presque le presbytère désaffecté depuis belle lurette. En bordure de l'échangeur de l'autoroute tout proche, la zone industrielle regroupait quantité d'entrepôts et de magasins aux enseignes chatoyantes. « Salons Tout Cuir », « Midas », « Leroy-Merlin », « Truffaut » et, planté au beau milieu avec sa toiture en imitation de chaume, un « Buffalo Grill » au jardinet orné d'un bison en polyuréthane.

La ville de Certigny était depuis la nuit des temps – l'an 36 du siècle précédent – gérée par une équipe municipale communiste, aussi les noms des rues et des avenues en portaient-ils les stigmates. Boulevard Marcel-Cachin, carrefour Auguste-Blanqui, avenue Maurice-Thorez et tutti quanti… La cerise sur le gâteau revenait à une certaine place Lénine, où s'épanouissait la carcasse en béton de la médiathèque, dont la silhouette évoquait l'étrave d'un paquebot, sans doute en guise d'invitation au voyage. « La lecture, source d'évasion », proclamait d'ailleurs un calicot aux teintes défraîchies et dont la toile claquait au vent. Tout près, un panneau Decaux juché sur un terre-plein garni de fleurs annonçait, via le défilé répétitif des lettres sur son cadran électronique, une prochaine semaine de solidarité avec la résistance palestinienne – à l'initiative de la municipalité –, ainsi qu'un festival de musique folklorique latino-américaine avec notamment une troupe originaire du Chiapas.

– On y est, murmura Loïc en montrant le carrefour suivant.

Esplanade des Bleuets. Où se tenait un marché. Il se gara derrière une camionnette à auvent à l'abri duquel un moustachu s'époumonait à gonfler des ballons ; il leur donnait des formes d'animaux en les tordant dans tous les sens selon son inspiration,

Extrait de la publication

girafes, souris, teckels et autres mickeys aux oreilles démesurées, qu'il tendait aux enfants épatés par sa dextérité, tandis que sa comparse, une solide blonde aux joues cramoisies, encaissait la monnaie en échange de rations de barbe à papa et de chamallows.

La cité scolaire Pierre-de-Ronsard était située juste derrière l'esplanade et entourée d'un petit bois de platanes et de marronniers, dont quelques bogues précoces commençaient à parsemer le bitume. Le vent chassait les premières feuilles flétries.

La cité scolaire Pierre-de-Ronsard ? Protégée par des grilles, évidemment. Une vingtaine de cubes en béton gris de trois étages déjà rongés par la moisissure qui marbrait les façades de taches jaunâtres. Voilà tout ce qu'il y avait à découvrir. Anna haussa les épaules. C'était laid, infiniment triste, mais il faudrait faire avec. Ailleurs, il y avait pire, elle le savait bien. Elle en avait tant vu, durant ses « visites sur le terrain », de ces blocs d'acier et de verre qui n'en finissaient plus de rouiller sur pied, rongés par une sorte de maladie sournoise, une lèpre jaillie du bitume, de ces collèges vermoulus aux salles affligées d'une acoustique lamentable. Et que dire des Algeco guère plus fringants où l'on entassait les « apprenants » par troupeaux de trente, à se geler en hiver et à transpirer plus que de raison quand le soleil s'amusait à cogner sur les toits de tôle dès le mois de mai. Des cages à gosses déjà condamnés à tourner en rond dans leurs réduits, une manière de zoo scolaire, rien de plus. À bien y regarder, la cité Pierre-de-Ronsard de Certigny n'était pas la plus mal lotie.

*

Pour le moment, le véritable spectacle était ailleurs. Loïc prit Anna par le coude pour l'entraîner dans les allées du marché. Ce fut comme un rappel des vacances, un modeste festival d'exotisme. Des effluves de graillon, de brochettes qui grillaient sur des plaques de tôle chauffées à blanc avec des bonbonnes de Butagaz et, quelques mètres plus loin, des parfums d'épices – cumin, muscade, curcuma, safran, cannelle, coriandre, gingembre, origan, réglisse, badiane, citronnelle, curry, vanille, fenugrec –, un

Extrait de la publication

Jours tranquilles à Belleville
Méréal, 2000
Seuil, « Points », n° P1106

Ad vitam aeternam
Seuil, « Fiction & Cie », 2002
et « Points », n° P1082

La Folle Aventure des Bleus… suivi de DRH
Gallimard, « Folio », n° 3966

Mon vieux
Seuil, 2004
et « Points », n° P1344

DRH
Casterman (avec Jean-Christophe Chauzy), 2004

Extrait de la publication

Extrait de la publication